

Catherine Guennec

# les heures suspendues

*selon* Hopper

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers  
henry dougter

Catherine Guennec

les  
heures  
suspendues  
*selon* Hopper

LE ROMAN D'UN CHEF-D'ŒUVRE



ateliers  
henry dougler

## Avant-propos

Edward Hopper a terminé *Cape Cod Evening* le 30 juillet 1939.

La toile se trouve à la National Gallery of Art de Washington.

Elle habite aussi et longtemps notre mémoire quand on l'a croisée ne serait-ce qu'une petite fois. L'atmosphère est étrange, la scène énigmatique. Comme dans toutes les toiles du peintre, c'est vrai.

Hopper est un ensorceleur.

Ses peintures, baignées de grande solitude, de mélancolie « sourde », subliment la banalité et intriguent. Rêveries inquiètes qui nous entraînent dans un monde « intranquille » peuplé de fantômes esseulés, à la fois familiers et lointains. Des hommes, des femmes et le silence, leitmotiv cher à Hopper, le ténébreux, le taiseux, le « peintre de l'ordinaire singulier » et celui « du silence » dit-on. Hopper qu'on lit différemment lorsque l'on découvre un de ses

secrets : il était sourd. Partiellement sourd mais sourd. Un handicap transfiguré, explique le marchand d'art américain Bernard Danenberg, dans lequel il a puisé « pour peindre la solitude dans la ville, dans le couple autiste, dans la nature immobile et ensoleillée » ...

Mélancolie, solitude, silence, des clichés, mais des clichés fondés.

Et puis parfois il y a chez Hopper ce curieux sentiment de déjà-vu.

8 Il l'affirmait, « quatre-vingt-dix pour-cent des artistes sont oubliés dix minutes après leur mort ». Seulement il n'est pas de ceux-là. « Son œuvre, explique Gail Levin, crée des images qui sont aussi actuelles maintenant qu'elles l'étaient alors ; elle ne s'adresse pas seulement à un pays, une époque. » On ne connaît peut-être pas très bien Hopper mais ses peintures, si souvent reproduites en posters, en cartes postales, sur les couvertures de romans, sur des tee-shirts, des fonds d'écran... sont devenues des icônes, bien ancrées dans les mémoires.

Chacun de ses tableaux débute une histoire. Et chacun provoque l'inspiration, l'imagination. Quel autre peintre est capable d'une telle puissance déclenchante ? Comment expliquer l'emprise de sa peinture ? Pourquoi s'imprime-t-elle longtemps en nous ? Par quel mystère nous force-t-il à imaginer la suite de l'histoire ? Chacun se fait

son film, son poème, son roman (même son opéra – *Hopper's Wife*, 1997) ... Claude Esteban (*Soleil dans une pièce vide*, quarante-sept tableaux mis en mots), Gustav Deutsch (*Shirley*, une mise en scène de treize tableaux), Franz Bartelt (*Hopper, l'horizon intra-muros*), Marc Mauguin (*Les Attentifs*), Philippe Besson (*L'Arrière-saison*), la photographe Laetitia Molenaar, et tant d'autres...

Le peintre « allié substantiel » des poètes, disait René Char.

Oui, Hopper est un ensorceleur.

« Aucune intention narrative » dans ses tableaux, disait-il, mais avec Jo, son épouse, ils avaient l'habitude de donner des noms aux différents personnages des toiles. Et ils leur inventaient une vie, des habitudes...

Qu'avaient-ils imaginé pour *Cape Cod Evening* ?

Retour sur la côte Atlantique.

Fin d'été et fin de journée à Cape Cod. Couple avec chien, perdu dans une Amérique rurale, après « la grande crise ». La Grande Dépression d'une ampleur et d'une durée sans précédent. De longues herbes sèches frémissent devant une maison blanche, jolie mais intimidante, presque hostile et surgie d'un passé plus ou moins lointain, d'une

époque plus glorieuse mais révolue, « témoin d'un raffinement incompatible » avec ce couple usé, blotti près de cette vieille belle.

La porte, les fenêtres sont closes. Comme si la maison s'amusait à enfermer au-dehors ce vieux couple, pauvres insectes pris dans la toile. Deux oubliés, naufragés solitaires tolérés par une bâtisse verrouillée et une nature envahissante. Regardez ces arbres bleus trop penchés vers la maison et cette prairie abandonnée, ces herbes folles. Drôle d'endroit. Pas une « retranscription exacte d'un lieu », plutôt « une reconstitution à partir de croquis et d'impressions mentales », confie l'historien d'art Lloyd Goodrich. « Les figures ont été réalisées presque entièrement sans modèles. » Oui, mais les herbes sèches qui ondulent au premier plan, Hopper pouvait les voir dès la fin de l'été, depuis son atelier. Douceur dorée étouffante de cet océan végétal qui prolifère sauvagement.

Le couple est noyé dans ses pensées. « Chez la femme, explique Hopper, j'ai essayé d'obtenir un visage large à la mâchoire forte. » Elle n'est plus ni très jeune ni très jolie. Les femmes sont rarement jolies chez Hopper. Sauf peut-être dans quelques rares toiles et on pense à l'ouvreuse blonde et glamour de *New York Movie*, à la jeune secrétaire en robe bleue de *New York Office* ou à la jeune blonde de *Summertime*...

Ici, la femme est blonde, aussi. Bras croisés, silencieuse, austère. Goodrich souligne son « type » nordique. Hopper s'est inspiré des Finlandaises nombreuses de Cape Cod. L'homme, assis sous le porche, probablement suédois, tente d'attirer l'attention du chien. En vain. Dans les croquis préparatoires, le colley fixait ses maîtres, son regard s'en détourne le tableau achevé.

Immobile, oreilles dressées, le chien a perçu un son, un bruit, une musique. Et la nuit approche, comme une menace.

Heure suspendue, en attente. Mystère, ou plutôt « suspense » comme dans ces bons vieux films américains qu'Hopper affectionnait. Il confiait faire des orgies de cinéma lorsqu'il était en panne d'inspiration. Et si Hopper s'est inspiré du cinéma, le cinéma s'est aussi inspiré et nourri d'Hopper. Wim Wenders, Alfred Hitchcock, Woody Allen, David Lynch...

Chaque tableau d'Hopper est une énigme. « Il crée une tension telle qu'il force le spectateur à en imaginer la suite » assure Wim Wenders.

*Cape Cod Evening* s'impose presque comme une vision de fin du monde, ou de fin d'un monde. « Ce ne peut être que la fin du monde en avançant » écrivait Rimbaud, qu'Hopper le francophile aimait tant. Il récitait par cœur et en français Rimbaud et Verlaine.

« Chez Hopper, on a toujours l'impression que quelque chose de terrible vient de se passer ou va se passer » confie encore Wim Wenders.

On s'enfonce dans la profondeur d'un rêve ou d'un cauchemar. Et l'histoire commence. « Par un soir bleu d'été<sup>1</sup> »...

---

1 Toujours Rimbaud...



# 1

« Eh ! j'ai vu votre chat hier », ce sont les premiers mots qu'il m'a adressés. Je m'en souviens parfaitement. J'ai encore le son de sa voix dans l'oreille. Il cherchait à capter mon attention et à m'attendrir avec mon chat.

13

Arthur et moi étions inséparables. Je l'emmenais partout.

C'est la douceur grave de sa voix qui m'a d'abord frappée.

On ne se méfie jamais des hommes à la voix douce et on devrait.

Nous nous étions croisés pour la première fois en 1910 à New York. Aux Beaux-Arts. Je crois qu'il m'avait à peine remarquée. J'ai souvenir d'un très grand garçon, maigre, sombre, silencieux.

À l'époque, je rêvais de peinture mais je voulais être comédienne. Je prenais aussi des cours de théâtre.

Notre vraie rencontre a eu lieu treize ans plus tard. Treize ans... C'était l'été. Nous étions un petit groupe réuni à Gloucester autour de Robert Henri, notre professeur. Nous filions tous en randonnée pour dessiner. Les autres peignaient des bateaux et des bords de mer, lui, souvent, se promenait tout simplement en regardant les maisons.

Il a toujours été attiré par les maisons.

14 Il y en avait beaucoup dans ses aquarelles. Des belles victoriennes – souvent à volets verts – encerclées par une nature sauvage un peu inquiétante. Parfois c'était la maison elle-même qui était inquiétante.

C'est deux ans plus tard qu'il a peint *House by the Railroad*. Sa plus belle toile, selon certains. Peut-être. Une des plus troublantes sûrement.

Oui, il y avait quelque chose d'étrange dans sa peinture et chez cet homme, quelque chose qui ne s'explique pas.

Il utilisait l'aquarelle avec une telle sûreté... D'abord il traçait un trait léger au crayon pour esquisser les contours puis il jouait avec les couleurs, avec les ombres et la lumière. « Je voudrais peindre la lumière du soleil à l'état pur » disait-il.

Il improvisait des paysages qu'il n'avait pas forcément sous les yeux, des paysages surgis de ses souvenirs ou de Dieu sait où. Il a toujours mêlé l'observation et l'imagination.

À Gloucester, cet été-là, il s'arrangeait pour venir peindre à mes côtés. Il n'avait pas une grande habitude des femmes, c'était criant et c'est ce qui m'a plu. Son regard bleu, sa voix basse, sa parole rare et lente me troublaient infiniment. Je ne sais pas si j'étais vraiment amoureuse mais j'étais sous le charme.

J'aimais quand il avalait les trois dernières syllabes de Joséphine, mon vieux prénom, qu'il transformait en « Jo ». J'aimais quand il blaguait. Il en était capable ! Enfin, à nos débuts. « Sais-tu pourquoi je t'appelle Jo ? » disait-il. « Pour que tu viennes plus vite quand je t'appelle. »

Il m'a appelée souvent.

Et nous nous sommes revus. Il m'adressait des billets en français, des dessins.

Mon drôle de fiancé m'écrivait des lettres incroyables. Je m'en souviens par bribes : « Je ne peindrai plus jamais de fleurs, leurs poses sont trop prétentieuses. Un corps de femme nue a plus de pudeur. » Il aimait les fleurs mais ne m'en offrait pas. Il détestait les bijoux, et ne m'en offrait pas

davantage. Après notre rencontre, je n'en ai plus beaucoup porté. Comme toutes les femmes dans ses peintures. Vous l'aviez remarqué ?

Je lui ai appris à valser. Ed valsant... J'ai du mal à l'imaginer aujourd'hui. Ed, si coincé, si puritain, était une espèce mi-ours mi-grande sauterelle, embarrassé depuis l'enfance d'un corps trop grand qu'il refusait de mouvoir plus que de raison.

16 Il adorait quand nous lisions à haute voix nos poèmes préférés. Je crois que l'inclination d'Edward pour sa « tigresse » doit beaucoup à Verlaine et à la France. Je marquais des points sérieux quand un jour je terminai – en français – une poésie dont les derniers vers lui échappaient.

C'était *L'Heure exquise*.

J'étais émue, je crois. La valse, Verlaine ou Rimbaud, peut-être bien Edward. Il avait ses quarts d'heure de tendresse et nous partagions un tel amour pour la peinture, le théâtre, la poésie.

Des années plus tard, il me ferait un bien joli Noël en m'offrant une belle édition des poèmes de Rimbaud. Dedicacée en français. « À la petite chatte qui découvre ses griffes presque tous les jours. »

À propos de chat... Arthur a disparu soudainement peu après notre mariage. À croire que les Arthur sont les rois de la fugue.

Arthur aimait Edward mais Edward ne l'aimait pas.

Nous avons juste passé quarante ans Ed et moi.

J'ai cru en lui dès le premier jour et je me suis donnée corps et âme à sa peinture et à ce grand escogriffe, si taiseux, si irritable, si exaspérant parfois.

Je suis devenue sa femme, son assistante, sa diariste, sa manageuse, sa servante, son antidépresseur et son poison, sa sparring-partner et sa mégère domestique, son chien de garde.

17

Ses toiles, ce sont nos enfants. Je les connais par cœur, je les aime toutes. Avec une préférence bien sûr pour quelques-unes. Comme *Cape Cod Evening*.

Ce front de mer et cette côte rocheuse n'en finissent pas d'inspirer les artistes américains. Ed et moi avons toujours été sous le charme de ce pays et de sa lumière, tranchante, forte... comment la décrire ? Ed disait que si on pouvait le dire avec des mots il n'y aurait aucune raison de peindre.

J'ai peint moi aussi. Pas trop mal mais sûrement pas assez bien.

Je l'ai su tout de suite, il ne pouvait y avoir de place dans la lumière que pour l'un de nous deux. Ed bien sûr.

Quarante ans de vie commune et de collaboration... Qui mieux que moi pour vous parler de lui ? C'est donc moi qui vous servirai de guide.

Pour en savoir plus  
sur les ateliers henry dougier  
(catalogues, auteurs, vidéos, actualités...)  
vous pouvez consulter notre site internet  
[www.ateliershenrydougier.com](http://www.ateliershenrydougier.com)



ateliers henry dougier



@AteliersHD



@ateliershenrydougier